

# Lire, mains ouvertes

Un texte d'aNNe herbauts, avec son aimable autorisation.

Le livre s'ouvre. Un nouvel espace fait fenêtre. Un V. Une combe ou un envol, un refuge ou un départ. Ou tout cela en même temps.

Le temps de la lecture commence. On entre dans ce temps par l'ouverture du livre. On déploie quelque chose dans l'air. Les regards se tournent vers ce drôle de bec (V), cette porte qui mène ailleurs.

L'enfant regarde le livre, se concentre sur cet autre réel des images, et plonge aussi quelque part en lui où l'histoire lue fait écho.

L'enfant voyage. Très loin. Il ne peut pas se perdre : il y a des bords aux pages. Il y a la voix de l'adulte qui ronronne, qui scande, qui avance. Il y a des formes dans l'image qui reviennent. Il y a jusqu'à l'odeur du livre, du papier qui rassure.

Le livre craque dans ses coutures tant il s'ouvre. On voudrait voir, encore, là, le détail.

On reprend la lecture.

On est entré dans un autre monde, une parenthèse. On voit qu'il reste des pages, on a encore du temps de voyage devant nous. Les pages tournent dans les mains bienveillantes de la lectrice ou du lecteur. Les pages tournées font une respiration, une sorte de vague qui emporte la page et apporte le paysage suivant, la suite de l'histoire.

Ce ressac est si plaisant. L'attention s'aiguise, puis se relâche. Mais le livre, l'objet magique, est toujours là pour reprendre le fil, pour nourrir, pour égrener une phrase, un personnage par touches picturales, par sons ou assonances de texte, par drôlerie de l'image, par précision d'un détail.

La double page est un théâtre. Les personnages viennent des coulisses, de la page précédente, courent dans la page qui suit. Le livre s'articule, le papier bâille, cache, houspille, grogne, cache, se referme, avale, libère, se croque, papillonne, happe.

Le papier est gourmand. Il va de bords en bords, avec ses collines, ses forêts, des nuits épaisses, des brouillards, des foules en liesse, bruyantes et joyeuses. Il trimballe tout ce monde au creux de la reliure et repart gaillardement sur le dos de la page suivante, puis passe l'arrête de la feuille. Là, que va-t-il se passer ? La feuille vient parfois mal, la lectrice, le lecteur, doit retourner le livre, le reprendre, le brandir à nouveau. On attend. Une délicieuse attente.

Le livre est costaud. On peut lui taper la panse, on peut lui répondre. On peut rire très fort devant ses images, elles frémiront à peine. Le livre vit. Il répond. Il est plus que du texte et du carton.

Le livre a ses pages de neige ou de silence. Une fois le livre ouvert, le blanc dans l'album n'est plus du papier. C'est du ciel, du soleil dans les yeux, de l'attente, du silence, de l'espace comme on veut, de l'air – le livre a son propre oxygène-, une porte, un contre-jour, un secret, un chemin. Le blanc du papier est une couleur, une voix dans le livre.

On peut le caresser, il s'ombre selon le pli des pages.

Les mains. Les mains ouvrent le livre, portent le livre, racontent, cheminent avec son ressac. Les mains et le livre font un. Elles l'éloignent, le serrent, le reniflent, jouent, le respectent, hésitent, reviennent.

Le livre est un instrument de musique fait de pli et de temps, de rythmes et d'ombres, de recto, de verso, d'écritures et de taches, de couleurs et d'accords. Il a un sens de lecture, un début et une fin, il peut reprendre un arpège, il peut être lu staccato ou andante.

Une fois parcouru on peut relire à rebrousse-poil, plonger au hasard.

L'album est une crique, où l'on plonge dans les images. A bords perdus, l'album offre des profondeurs insoupçonnées. Certaines fréquences des grands fonds seront audibles si on prend le temps de descendre dans les images, dans les strates entre le texte et l'image.



L'album est un tricot, un pull moelleux que l'on tricote avec plein d'enfants autour de soi. Un bon feu au beau milieu de l'hiver.

On raconte maille par maille, dans le cliquetis des aiguilles, le ressac des pages, dans une anse de coussins. Le fil de l'histoire est si réel qu'on entend le livre se dérouler. Le papier est de fibres, le milieu du livre est soigneusement cousu, la couverture protège l'album, au début, à la fin, et, entre les deux cartons d'une solide bonté, les pages avancent à petits pieds, en chaussons, bottines, basquets, chausse de géants, tricotés eux aussi par la voix de la lectrice, du lecteur.

Le livre est un grenier.

Dans le grenier, les odeurs sont importantes.

Le livre a son odeur de grenier selon qu'il est neuf ou ancien, usé ou protégé.

Dans le grenier, on avance doucement dans un autre monde, très proche de celui du réel, quotidien, mais « de l'autre côté du miroir », de l'autre côté du plafond, dans la mémoire de la maison. Le livre ouvre un grenier dans la journée. On y retrouve des objets quotidiens ou anciens, ou inconnus. On les retourne, on écoute l'extérieur qui filtre (le vent, la maison qui vit dessous) dans les interstices, on découvre des choses qu'on ne croyait pas connaître, on ressasse ce qu'on connaît déjà, on fait des inventaires ou on invente. Dans un grenier, c'est douillet, c'est secret, et les formes y font parfois peur. On est haut perché, protégé.

Dans un grenier, les poutres sont à nu et dessinent le dos de la maison. On voit sa structure, son armure. Dans le livre, on devine la structure du monde, on sent les solides poutres du monde. On se construit.

Lire à haute voix — à autre voix, avais-je tapé en lapsus sur mon clavier, et c'est toujours une autre voix qui s'empare à chaque lecture de ce que l'on a écrit — lire à haute voix, c'est articuler, détacher les mots et les relier dans l'espace au-dessus des pages, les rendre sonores, mais c'est aussi articuler le livre, le manipuler.

Lire est un jeu avec l'objet album. Je le tourne, retourne, referme. Tu le lis par au-dessus, texte à l'envers. Il devine les jeux, les liens. Elle réinvente. On prévoit. Nous nous trompons, butons sur un mot. Vous découvrez. Elles recommencent. Ils conjuguent.

Le texte et l'image se relient sens et forme. Les mains relient les pages, le regard relie la lectrice ou le lecteur aux enfants. Le temps s'engouffre dans l'histoire.

Ainsi, même sans texte, avec la présence de la lectrice, du lecteur, avec les mains qui entourent et portent le livre, l'album chante, parle, raconte. Par ses plis, son déploiement des pages, son déroulement narratif, par ses couleurs, ses images, par ses vides, ses blancs, par son rythme, son format, sa longueur de chemin, par tout ce qu'il dit derrière les images sans le traduire dans le texte, par ses répétitions, la drôlerie de ses inversions, par ses basculements dans les images, le livre parle.

Lu à haute voix et partagé le livre parle à voix haute, dans le sens *qui porte loin*, loin devant, pour la vie, à vie, dans la construction d'un enfant.

Et pourtant, ce n'est que du papier, plié, 32 pages plus ou moins, une couture à peine visible ou de la colle, et du carton. Quatre pigments (cyan, yellow, magenta, black).

C'est tout.

Votre voix et vos mains qui portent le livre à lire.

Un espace immense s'offre dans le V du livre ouvert. Qui n'appartient qu'à vous lectrices, lecteurs, solitaires ou en partage.

Juin 2022

# Lire, mains ouvertes